

Cléa
ou
l'irrépressible désir d'être père

Journal d'une adoption

Franck Vacher



*A Françoise,
A Martine, mon Kikou mais aussi mon Cake,
A Léa et Cloé, les prunelles de mes yeux ;
A tous les hommes qui font ce merveilleux
rêve d'être un jour papa.*

Préface

Le bal

Sous les chandeliers éteints,
Une lame m'étreint,
M'entraîne dans un tourbillon douloureux,
Improbable pas de deux.

Les mots me bousculent,
Mon cœur bascule,
Mais à ton noble bal invité,
Il se tait plein d'humilité.

Peut-être ne pas danser
Toutes tes valse préférées,
Mais être convié aux plus belles
Et plus tendres d'entre elles.

Voici, mes filles, l'origine de vos chemins de vie.
Ils prennent tous deux naissance au cœur d'une
simple et belle histoire d'amour.

Un premier bal, une première danse, un premier
enlacement, un premier baiser. Un amour qui naît et
grandit dans une prose souvent maladroite, je vous
l'accorde, mais toujours sincère.

I

Le désir d'enfant

Aussi loin que je peux remonter dans mes souvenirs d'adulte, il me semble entendre ce désir d'enfant. Dans mon ventre, dans mes reins, dans ma tête, il est niché quelque part. Il vit perché tout en haut de mon arbre de vie mais caché sous la frondaison de mes sentiments ; il m'interpelle souvent.

Ce désir d'enfant n'est-il pas en fait un désir de paternité, ne répond-il pas plutôt à un besoin de reconnaissance, ou pire encore, à la volonté de ne pas se faire remarquer ? Dans notre bonne société française, ne faut-il pas s'effacer jusqu'à passer inaperçu, faire comme les autres, lisser les apparences, se fondre dans le moule, dans la tradition ? En fait, notre devise franchouillarde et vichyste : « travail, famille et patrie » n'est-elle pas encore omniprésente dans nos esprits et dans nos habitudes ? De plus, ne

devons-nous pas assurer le renouvellement des générations, assurer le paiement de nos retraites ? Ce qui, dit entre nous, arrangerait sérieusement nos hommes politiques.

Ne seraient-ce pas plutôt mon éducation un brin catholique, ou bien ma formation d'enseignant, ou encore mon inclination pour les relations, ou finalement les trois qui me poussent à vouloir contribuer, modestement certes mais tout de même un petit peu, au développement des humanités et à l'évolution de l'humanité. Encore un « catho de gauche », me direz-vous, qui à travers sa descendance veut prouver qu'on peut véhiculer et transmettre encore aujourd'hui des valeurs, des principes, des règles pour un passage sur terre plus humaniste. Peut-être !

N'est-ce pas, plus trivialement, un besoin vital ancré depuis la nuit des temps au plus profond de moi, simple homme ? Est-ce le besoin de procréer, d'assurer la continuité de l'espèce, de ma lignée, de mes gènes qui frappe ainsi avec insistance à la porte de ma conscience ?

N'ai-je pas tout simplement besoin d'exister ? Cela, je ne le peux que par les autres. Sans eux, je ne suis rien. Ce sont les attentions de mes proches et surtout les regards qu'ils m'accordent qui me font vivre. Alors pourquoi ne pas le faire au travers des yeux de mes propres enfants ?

Je pourrais sans doute dissenter longtemps, entre le besoin et l'envie, sur les motifs de cette quête d'enfant, sans parvenir à exposer ceux qui me mobilisent réellement car je ressens plus les choses que je ne peux les expliquer. La vérité est vraisemblablement ailleurs, comme toujours.

Par contre, je sais avec certitude que ce désir d'enfant est comme une flamme ; il consume tout en moi. Si je n'y prenais garde, il ne laisserait vivre que l'obsession, bien plus douloureuse car destructrice à petit feu.

– « Vous n'avez pas encore d'enfant ? Ah bon ! »

Non a pas bon du tout le monsieur. Dans quel poison a trempé la pointe de cette flèche assassine ? Quelle souffrance veut-elle me voir endurer ?

Ainsi, parvenu à mes vingt-huit ans, j'étais donc conscient de ce lent empoisonnement, habité depuis trop longtemps par cette envie d'un petit d'homme. Mais, c'est plutôt le genre de projet que l'on se fixe à deux ; l'exemple même de l'aboutissement d'une vie de couple à vrai dire, voyez-vous ?

Un jour

Un jour,
Tu retourneras au bal.
Et ce jour là, tu verras,
Je t'inviterai.
Le lendemain,

Tu te rendras à l'église.
Et ce jour là, tu verras
Je te suivrai.
Le soir,
Tu te coucheras.
Et ce soir là, tu verras
Ce que tu verras !!!
Quelques jours plus tard,
Il tétera ton sein.
Puis un matin, tu verras
Il partira.
Et ce matin, tu verras,
Je serai là.

Or, il semble que nous avons besoin d'épuiser, individuellement mais aussi ensemble, un certain nombre d'autres projets avant de nous consacrer à cet objectif. Comme s'il était nécessaire que nos petites personnes se réalisent égoïstement, notamment dans une vie de couple fusionnelle, avant de s'accomplir dans une vie de famille. Nous vivions, aussi certainement, avec l'idée qu'il nous était nécessaire de sérier les événements pour en profiter pleinement.

Avions-nous réellement besoin de dépenser ainsi nos existences, notamment dans le sport et les voyages, avant de passer aux « choses sérieuses » ? Cela ne traduisait-il pas le refus de nos réalités, n'était-ce pas une fuite en avant ? Nous n'allons pas nous étendre sur le divan au moment de débiter ce récit ; cette question a peu d'importance aujourd'hui.

Notre ciel connut certes des dépressions passagères, heureusement brèves car parfois dévastatrices, mais surtout de longs anticyclones permettant de se construire doucement aux chauds rayons du soleil. C'est donc plutôt comblés par dix ans d'une météo de vie de couple clémente que nous décidâmes de poser enfin nos valises.

Nous ne souhaitions pas reculer au-delà de nos trente ans le moment de la maternité car nous savions que les troubles de la fécondité augmentent alors. Malheureusement, lorsque nous jugeâmes le moment opportun pour accueillir un petit être en notre foyer, la nature ne l'entendit pas ainsi. Voulut-elle nous faire payer notre vagabondage décennal ? Toujours est-il qu'elle nous imposa alors un nouveau voyage bien moins réjouissant : ce fut notre « chemin de croix ». Nous prendrons huit années pour le parcourir.

II

La stérilité du couple

Sachant que la majorité des couples conçoivent spontanément dans l'année qui suit leur décision d'avoir un enfant, ce n'est qu'après plusieurs tentatives de procréation, toutes aussi naturelles les unes que les autres mais fâcheusement toutes infructueuses, que nous nous résignons à consulter un spécialiste.

Ce dernier muni de dosages hormonaux, de spermogrammes, d'un prélèvement de fragment de muqueuse utérine (biopsie d'endomètre), d'examens des organes génitaux (radiographie, fibroscopie, échographie), d'un test post coïtal, d'une détection d'anomalies chromosomiques, parvient à faire une synthèse et à dresser un diagnostic. Ainsi, au sortir de sa consultation, bien qu'il ne soit certainement pas définitif, bien qu'il ne soit pas franchement explicable, nous nous trouvons tout de même face à un problème

de stérilité de couple. Seule bonne nouvelle, si je puis dire, nous ne pouvons pour l'instant imputer celle-ci à l'un de nous deux. Aujourd'hui, statistiquement, on sait que quarante pour cent des infertilités sont liées à la femme, trente pour cent à l'homme, quinze pour cent aux deux, et que de dix à quinze pour cent sont inexpliquées. Eh bien, nous avons « l'honneur et l'avantage » d'appartenir à ce dernier lot.

L'avantage car au mieux, nous devrions partager cette culpabilité sans nourrir de ressentiment exacerbé envers le conjoint ; du moins, jusqu'à ce que de nouvelles analyses donnent de plus amples et plus précises informations. Et au pire, alors ? Réconfortant pour envisager l'avenir sereinement, n'est-ce pas ?

Comment braver cet affront lancé à notre jeunesse insouciante, triomphante et, surtout à vrai dire, à ma virilité ? Un homme, c'est bien connu, ne parle pas de ses problèmes, ou du moins peu, surtout à une femme. S'il le fait, c'est plutôt entre copains, et encore, ils se comprennent à demi-mots, sauf toutefois quand il s'agit de football, de voitures ou de femmes. Un homme se confie rarement, notamment quand il est question de stérilité. Eventuellement, il met son meilleure pote dans la confidence, mais souvent il préfère conserver ses angoisses blotties au creux de l'estomac même si elles le recroquevillent sur lui-même, le plient, le mettent à genoux. Aussi, quand l'anxiété l'étreint trop fort, il peut martyriser un punching-ball (dans le meilleur des cas) ou taper un

chrono sur le périph ; parfois, pour soulager quelque peu sa souffrance, l'homme écrit, il livre alors à la page blanche, ultime confidente tenue au secret, ses états d'âme.

Il n'est pas un jour...

Il n'est pas un jour où les larmes sont plus amères,
Il n'est pas un jour où la chaleur est plus étouffante,
Il n'est pas un jour où l'orage est plus fracassant,
Il n'est pas un jour où les rides sont plus profondes,
Que ma peine.

Mais il n'est pas un jour où
L'aube est aussi attendue que ton sourire,
Le soleil aussi rayonnant que ton amour,
Le crépuscule aussi apaisant que ta tendresse.

Il n'est pas un jour si triomphant
Que je ne puisse me révolter.
Il n'est pas un jour si triste
Que je ne puisse espérer malgré tout, malgré tout...

III

Les traitements hormonaux

Notre éminence en stérilité du couple m'a envoyé chez un urologue qui m'a expédié, tel un fétu de paille ballotté par un vent mauvais dans un désert de solitude, consulter un professeur de renom. Ainsi, par un bel après-midi, j'arpente les couloirs glacés et odorants de l'hôpital. Le carrelage et les murs blancs renvoient fidèlement la lumière cruelle des éclairages qui n'estompent rien des douleurs ici présentes.

De la salle d'attente, où pendant une heure j'ai épluché les résultats sportifs du mois dernier, les nouvelles de l'an passé et découvert les nouveaux modèles de berline (familiale bien évidemment) qui circulent depuis deux ans, je suis passé à la cabine de déshabillage.

– « Vous pouvez garder votre slip et vos chaussettes », me dit fort généreusement une infirmière magnanime.

La porte donnant sur la salle de consultation s'ouvre enfin ; je m'avance dans la clarté des néons. Il m'est impossible de ne pas penser aux premiers martyrs chrétiens, éblouis par un soleil brûlant, foulant pour la première fois le sable chaud d'une arène emplie de fauves. Sauf que pour moi le carrelage est plutôt frais. Je ne remercierai jamais assez l'infirmière de sa grande compassion. Droit dans mes socquettes, qui fatiguées par toute cette attente baillent honteusement, je tente d'adopter un air légèrement détaché du genre « même pas peur ».

– « A mon commandement, déposez armes ! »

Quoi, comme ça, sans un bonjour, sans échanger quelques banalités sur le temps qu'il fait, sur la dernière journée de championnat ou sur la difficulté à trouver une place de stationnement, même payante. Le froid pragmatisme du pont du service d'urologie entouré de ses six internes me condamne à m'exécuter (tiens, ce verbe est particulièrement bien choisi !) dans un sourire certainement benêt.

Il s'assoit sur le tabouret devant lequel je me suis arrêté, entravé par mon slip à mi-cuisse. Par-dessus son crâne dégarni, sa large raie du milieu comme ligne de mire, je tente de fixer sereinement l'horizon. Celui-ci est barré par six têtes respectueusement (je n'ose dire admirativement) inclinées devant mon intimité. Celle-ci, devant autant de sollicitude, s'est mollement offerte aux mains expertes du grand

spécialiste. Alors, tant qu'à être là, je baisse également le regard et en spectateur, amateur mais concerné, je participe à l'examen.

Celui-ci ne divulguera rien de bien extraordinaire, ni d'anormal d'ailleurs, il faudra donc le compléter par de nouvelles analyses de fluide.

Ces dernières se révélant à leur tour convenables, nous pouvons entamer avec le centre de recherche sur la stérilité les tentatives de procréation médicalement assistée.

Le diagnostic de l'infertilité est une blessure profonde dans la vie d'un couple. Elle peut d'ailleurs lui être fatale si elle est mal soignée, du moins mal suivie. La cicatrice en est visible jusqu'à l'accouchement ou... au deuil de l'enfant biologique.

Le « travail » avec l'assistance médicale à la procréation est un parcours éprouvant. L'attente est longue, les traitements sont lourds. A la douleur de renoncer à la magie d'un bébé conçu dans l'intimité s'ajoute l'alternance de l'espoir et du désespoir.

Ce soutien avec qui l'on partage un peu de sa vie de couple, malgré toute la bienveillance et la discrétion du corps médical, désérotise les rapports sexuels, déshumanise les relations du couple. L'autre devient un rapport d'analyse de sang, de sperme, de dosage hormonal. Au « comment vas-tu ? » succède le « as-tu reçu tes résultats d'analyse ? ». Au « qu'as-tu

fait aujourd'hui ? » s'ensuit le « as-tu pensé à prendre ton traitement ? ».

La volonté de procréer devient une obsession lancinante qui s'infiltré dans chaque instant de répit accordé par le quotidien et vous tараude les tripes. Le couple s'installe dans une vie rythmée par les rendez-vous, les attentes, et surtout les contraintes des injections sous-cutanées quotidiennes par une infirmière pour la stimulation hormonale de l'ovulation.

Comment fait-on pour ne pas se lâcher la main sur ce chemin escarpé ? Ce qui permet de tenir alors que les amis s'éloignent parce qu'ils ont des enfants et que nous restons seuls, que les fêtes de famille deviennent insupportables parce que la famille ne s'agrandit plus, c'est justement cet indéfectible désir commun d'un enfant, fruit de notre amour.

Si nous n'avions pas tant tenu l'un à l'autre, cette épreuve nous aurait incontestablement séparés. Elle a au contraire renforcé notre union. On en parlait souvent, essayant d'extirper à ce mauvais sort ce qu'il avait de positif, malgré tout. Cela n'a jamais été un sujet de discorde ou je ne veux pas me le rappeler. Lorsque la vie oscille entre illusion et désillusion, si l'on ne dialogue pas, si l'on ne s'épaule pas, le couple risque l'explosion en plein vol à tout moment. On s'est découvert ainsi des ressources insoupçonnées.